BU Hui-ryeong

FÉLINE

Roman traduit du coréen
par Lim Yeong-hee et Françoise Nagel

Picquier jeunesse

Extrait de la publication

Extrait de la publication

BU Hui-ryeong

Féline

Roman traduit du coréen
par Lim Yeong-hee et Françoise Nagel

Extrait de la publication

Ouvrage publié sous la direction de
YEONG-HEE LIM

Titre original : *Koyangi Sonyeo*

© 2006, Bu Hui-ryeong
Tous droits réservés.
This translated edition is published by arrangement with the Thinking & Feeling Publishing through Shinwon Agency Co.

© 2009, Editions Philippe Picquier
pour la traduction en langue française
Mas de Vert
B.P. 20150
13631 Arles cedex
www.editions-picquier.fr

En couverture :

Conception graphique : Picquier & Protière

Mise en page : Atelier EquiPage - Marseille

ISBN : 978-2-8097-0080-0

Extrait de la publication

L'histoire que vous allez lire se passe à Séoul, la capitale de la Corée. Son auteur est une jeune écrivaine et *Féline* est son premier roman.

« Quand j'étais enfant, raconte Bu Hui-ryeong, l'image qu'on avait des chats en Corée était assez négative, on les considérait comme des animaux maléfiques. Mais moi, déjà toute petite, j'adorais les chats. Je les trouvais très beaux et mystérieux.

Il y a quelques années, comme je vivais à la campagne, j'ai adopté une petite chatte noire que j'avais trouvée miaulant tristement dans un champ. Je lui ai donné un peu de riz mélangé à de la soupe de poisson et je lui ai préparé une litière avec de vieux vêtements dans l'entrée. La petite chatte s'est familiarisée avec moi et a pris l'habitude de se percher sur mon épaule quand j'arrachais les mauvaises herbes du jardin. Mais tout le monde sait que les chats ne regardent pas les humains comme leurs maîtres. Quand elle a eu l'âge de faire des petits, la chatte m'a quittée. Au printemps suivant, elle a réapparu, suivie de ses quatre petits, et m'a

Extrait de la publication

demandé de lui donner à manger. Pendant quelque temps, elle a gardé ses chatons cachés dans un coin du jardin.

Le souhait que je voudrais exprimer dans mon roman, c'est que vous appreniez à grandir pour devenir aussi autonomes que les chats. Même si ce n'est pas toujours facile ! »

Voici l'explication de quelques mots présents dans le roman :

Les *kimbap* que prépare et vend la grand-mère sont des rouleaux de riz et de légumes enveloppés dans une feuille d'algue noire.

Le *kimchi* est un plat de chou et de navets marinés dans une sauce de poisson et de piment rouge.

Les *ramen* sont des nouilles instantanées.

Un *manhwa*, c'est un manga coréen.

Le *won* est la monnaie en Corée ; les trente mille wons que réclame Minyeong à Han font environ vingt euros.

Extrait de la publication

1

Longtemps, j'ai hésité. Allais-je continuer à mener une vie errante et vagabonder dans les rues à la recherche de ma mère, ou bien devais-je apprivoiser un humain pour me faire nourrir et héberger en toute sécurité ?

Et puis j'ai rencontré cette fille, et toute mon indécision a fondu comme neige au soleil.

Après la brusque disparition de ma mère, j'ai dû me battre seul contre la peur. Le manque de nourriture, je pouvais à peu près le supporter, car même au temps où je vivais avec ma mère, je mangeais rarement à ma faim. Je ne suis pas comme ces clébards hirsutes et goinfres qui lèchent servilement les bottes de leurs maîtres. Moi, je mange pour vivre ; je ne vis pas pour manger.

Lorsque le lait maternel n'a plus suffi à me remplir le ventre, ma mère m'a appris à chercher de quoi me nourrir : éventrer les sacs en plastique, ouvrir les poubelles, dénicher les endroits fréquentés par les souris, repérer les ruelles où abondent les

Extrait de la publication

déchets alimentaires. Pourtant, même après avoir appris toutes ces techniques de survie, je n'ai pas chassé en solitaire. Ce n'est qu'après le départ de ma mère que j'ai dû me débrouiller tout seul pour trouver le gîte et le couvert. Se procurer de la nourriture s'avérait plus difficile que je ne l'avais imaginé, mais j'arrivais tout de même à survivre tant bien que mal, car chaque quartier offrait ses poubelles, et parfois des gens déposaient au coin des rues des restes de leur repas pour les chats de gouttière comme moi.

Ce qui rendait la vie sans ma mère vraiment insupportable, c'était la peur. Je devais affronter cette cruelle réalité : il n'y avait personne pour me protéger ; j'étais obligé de me défendre seul. Pas une seconde, je ne pouvais relâcher ma vigilance. Il fallait que je reste constamment sur le qui-vive, à épier tout danger éventuel.

Je ne crains pas vraiment les gros clébards que je croise au coin des rues. Ils se ruent sur moi en aboyant, mais ce ne sont que des imbéciles : on dirait qu'ils tendent le museau exprès pour se faire griffer ! Je n'ai même pas besoin de sortir mes griffes. D'un bond léger, je me réfugie au sommet d'un mur ou d'un arbre, et les voilà qui font demi-tour, épuisés par leurs propres aboiements. Les humains ne représentent pas une menace plus sérieuse pour les chats. A l'exception de quelques-uns qui s'amusent à nous harceler, la plupart nous ignorent complètement. Ceux que je redoute le plus, comme ma mère m'en avait prévenu, ce sont les gros mâles de ma propre espèce.

Extrait de la publication

Il y a deux mois, alors que la nuit commençait à tomber, je me dirigeai vers le collecteur d'ordures que j'avais l'habitude de fouiller avec ma mère, du temps où elle vivait encore avec moi. Depuis le tas de bois qui me servait d'abri dans mon terrain vague, il me fallait d'abord longer un ruisseau puis tourner l'angle d'un mur gris avant de me glisser à travers un grillage métallique. Mais ce soir-là, dès que je commençai à suivre le cours d'eau, je fus saisi d'un sombre et inexplicable pressentiment. Mes moustaches se raidirent, mes oreilles se dressèrent sur ma tête. Je pris une profonde inspiration. Pourtant, je ne détectai rien d'anormal, ni bruit ni odeur inconnus. Même lorsque, hésitant, je pénétrai dans l'étroite ruelle bordée par le mur gris, je ne décelai aucun signe de présence suspecte. Je pris mon courage à deux pattes et courus d'une traite jusqu'à la grille. Mais au moment où je tendais le museau dans l'une des ouvertures, une odeur étrange et fort désagréable m'assaillit la truffe. C'était l'odeur d'un matou. Mes poils se hérissèrent d'un seul coup. J'aurais mieux fait de tourner aussitôt les talons et de m'enfuir.

Le collecteur d'ordures se trouvait à dix pas à peine du grillage et, n'ayant rien mangé depuis la veille, je mourais de faim. C'était risqué, mais j'étais sûr de trouver en un rien de temps quelque nourriture à me mettre sous les crocs et de disparaître avant l'arrivée du matou. Au pied du collecteur, justement, une boîte de conserve de thon gisait à terre. Ça ne pouvait pas mieux tomber ! Je me hâtais d'en lécher l'intérieur lorsqu'une ombre

Extrait de la publication

noire jaillit de dessous le grand ginkgo qui poussait à proximité. A l'instant même où je faisais demi-tour, je sentis comme une brûlure sur le bout de ma truffe. Une douleur aiguë me foudroya le museau. Je poussai un hurlement.

— Dis donc, espèce de blanc-bec, qu'est-ce que tu fais sur mon territoire ? gronda mon agresseur en découvrant ses canines acérées.

Le museau dressé, les muscles du cou tendus, je fixai l'ennemi d'un regard farouche. C'était un gros mâle au cou épais et à la mâchoire carrée. La sensation douloureuse de ses griffes tranchantes plantées dans ma truffe était encore extrêmement vive. Ma queue avait doublé de volume ; je m'arc-boutai sur mes pattes tout en essayant, ni vu ni connu, de battre en retraite. Puis, faisant subitement volte-face, je pris mes pattes à mon cou et me précipitai vers la grille.

Hélas ! je n'étais pas au bout de mes peines ! Au moment où je m'engouffrais dans la ruelle, je fus heurté de plein fouet par un vélo qui passait par là à toute allure. Je roulai par terre en poussant un nouveau cri de douleur. Le cycliste, sans doute surpris, s'arrêta net. Il me jeta un bref coup d'œil tandis que je gisais sur le sol, grommela quelques mots puis remonta en selle et s'en fut. L'asphalte de la chaussée avait conservé la chaleur du soleil et je m'y sentais aussi bien qu'entre les pattes de ma mère. Je n'avais plus ni l'envie ni la force de me relever. Néanmoins, inquiet à l'idée que la grosse brute pouvait se lancer à ma poursuite, je décidai de ne pas m'attarder dans le coin. Je rassemblai

Extrait de la publication

péniblement mes forces et quittai les lieux sans demander mon reste.

Je ne sais pas comment je réussis à regagner mon abri. Au lieu de me coucher au milieu de la broussaille qui me servait d'ordinaire de litière derrière le tas de bois, je me glissai entre les planches amoncelées. L'espace étroit entre les morceaux de bois durs et rugueux était très inconfortable, mais il me rassurait car je m'y savais hors d'atteinte de tous les matous aux fortes mâchoires et de tous les chiens au poil hirsute. Bien à l'abri dans l'obscurité, j'essayai de calmer les battements de mon cœur. Je restai ainsi un long moment. Alors seulement, une fois tout à fait rasséréné, je me rendis compte que ma truffe saignait. Elle me brûlait et me faisait horriblement mal. Je léchai ma blessure. Le sang tiède avait un goût salé, un peu semblable à celui du lait que j'avais tété, chaton, agrippé au ventre de ma mère. J'avais mal partout. J'étais sans forces. Pourtant, je ne réussis pas à trouver le sommeil de toute la nuit. Les sens en alerte, je relevais parfois la tête, attentif au moindre bruit à l'entour. Je demeurais sur le qui-vive. Ce n'est qu'à l'aube, au moment où les rayons du soleil s'infiltrèrent entre les bouts de bois, que je pus enfin fermer les yeux.

Je restai caché pendant deux jours, essayant de trouver ma pitance sans avoir à m'éloigner de mon refuge. Il n'y avait vraiment pas grand-chose à manger dans les parages. Tout ce que je réussis à attraper, ce furent des papillons de nuit qui s'étaient posés sur le sol et quelques araignées à la démarche

Extrait de la publication

trop lente. Et encore, ces proies se faisaient rares. J'étais affamé, mais je n'avais pas le courage de sortir. Le souvenir de ma mère me hantait. Où était-elle ? Je me mis également à penser à mon frère et à ma sœur que j'avais un moment oubliés.

A côté d'eux, j'avais eu de la chance. Nous étions nés tous les trois dans le parking souterrain d'un immeuble. Mon frère nous avait quittés le premier. Un jour que notre mère était sortie à la recherche de nourriture, il s'était glissé sous le capot encore tiède d'une voiture et s'était endormi. Il avait disparu en même temps que la voiture, nul ne savait où. Peut-être vivait-il quelque part, qui pouvait le dire ? Quant à ma sœur, elle avait été attaquée par un méchant matou pendant une absence de ma mère et avait succombé à une vilaine blessure au cou. Au moment de l'agression, je m'étais enfui par une conduite d'évacuation d'eau. J'avais sauvé ma peau ! L'affreux malabar avait eu beau faire le féroce, il était bien trop gros pour se faufiler à ma suite dans l'ouverture du tuyau. Après ces deux tragiques événements, ma mère et moi avions quitté le parking et élu domicile dans le tas de bois où je me réfugiais à présent.

— Quand j'avais ton âge, me dit un jour ma mère, je vivais chez des humains dans une grande maison avec un jardin. Je mangeais à ma faim, plusieurs fois par jour, et parfois il m'arrivait même de prendre un goûter : du poulet, de l'œuf cru ou du saumon grillé. Je dormais bien confortablement sur une couverture moelleuse, la tête appuyée sur un coussin douillet.

Extrait de la publication

Je m'imaginai alors la saveur, l'odeur et la sensation sur ma langue du poulet, de l'œuf et du saumon grillé que je n'avais jamais goûtés de ma vie. Tout en me léchant de sa langue tiède et humide, ma mère poursuivit :

— *Mais un jour, en regardant dehors, assise sur le rebord de la fenêtre, j'ai compris que, même avec un canapé douillet à ma disposition, ce n'était pas une vraie vie si je devais pour cela demeurer enfermée et ne manger que ce que les hommes me donnaient. Alors, j'ai fini par quitter cette maison.*

Qu'était-elle donc, cette vraie vie qui avait poussé ma mère à délaisser une couche confortable et des repas savoureux ? Quand ma mère m'avait fait ce récit, je l'avais écoutée d'une oreille distraite, mais à présent, ses paroles me revenaient à l'esprit et éveillaient en moi une certaine curiosité. Ma mère m'avait abandonné aussi soudainement qu'elle avait quitté les humains. Etait-elle encore partie à la recherche de la vraie vie ? Ou avait-elle été victime d'un terrible accident, comme ma sœur ?

Le soleil se couchait. C'était l'heure où la lumière cesse de vous aveugler et où tous les contours se découpent de façon plus distincte. Cédant pour finir à la faim, je sortis de ma cachette et me dirigeai dans la direction opposée à celle du collecteur d'ordures surveillé par le féroce matou. J'avançai prudemment à couvert et arrivai dans un parc boisé à la pelouse bien entretenue. Plusieurs personnes étaient assises sur des bancs.

Extrait de la publication

— Regarde comme il est mignon !

— Oh, un chaton ! Il est tout noir.

Tout en s'extasiant, des promeneurs s'avancèrent vers moi, m'appelèrent en m'offrant des morceaux de biscuits. Je reculai. Ils déposèrent les gâteaux à terre et s'éloignèrent de quelques pas. J'hésitai un moment puis m'approchai pour renifler. Je n'aime pas vraiment les biscuits, mais j'avais trop faim pour faire la fine gueule. Je mangeai donc, sans quitter des yeux les passants qui m'entouraient. Comme je l'avais craint, ils se trouvaient maintenant tout près de moi et tendaient la main pour me caresser.

Je saisis un biscuit entre mes babines et pris la poudre d'escampette. Je déteste les humains de ce genre. Ils s'imaginent qu'il suffit de me jeter des miettes de gâteau pour faire de moi leur jouet. Quelle arrogance ! Ils me regardent en roulant leurs gros yeux, comme les affreux matous qui jouent aux durs. Les chats, eux, ne se fixent jamais du regard, sauf quand ils se bagarrent. Quel manque de savoir-vivre que de tendre la main sans prévenir et d'emmêler ma fourrure ! Ils ne savent même pas caresser un chat correctement !

Tout en rouspétant intérieurement contre la suffisance et l'impolitesse des humains, je me dirigeai vers une poubelle, dans l'espoir d'y trouver des restes de hamburger ou de frites. C'est alors que j'aperçus une petite silhouette humaine accroupie sous le grand arbre à côté de la poubelle. Je redoublai de prudence, craignant de me retrouver nez à nez avec un chien. Ce qui me gêne dans les parcs,

Extrait de la publication

ce sont les chiens. Bien sûr, la plupart se promènent en laisse, et je n'ai pas trop à m'en soucier. Mais parfois, il y en a qui ne sont pas attachés et vous foncent dessus, tête baissée. Sans réfléchir aux conséquences, certains humains imbéciles s'amusent à détacher leurs chiens, tout aussi débiles et sans cervelle. Tel maître, tel chien !

Après m'être prudemment assuré de l'absence de tout représentant de la race canine dans les parages, je parvins à la poubelle en me dissimulant parmi les arbustes et les broussailles. A l'instant où je dépassais discrètement la petite silhouette humaine, mon cœur se mit à battre plus fort et je me sentis irrésistiblement attiré vers elle. Je m'arrêtai net, me retournai et l'observai plus attentivement. *Les hommes-chats !* En un éclair, les paroles de ma mère me revinrent en mémoire.

— *En général, les hommes vivent en groupe. Je ne comprends pas pourquoi, d'ailleurs ! Ils se chamaillent sans cesse, se font du mal, et malgré tout ils sont incapables de vivre seuls. Mais les hommes-chats sont différents. Comme nous, ils aiment vivre dans l'indépendance. De toutes les créatures, c'est en leur compagnie que les chats préfèrent vivre.*

Mais ma mère reconnaissait aussi qu'elle n'avait jamais rencontré de ces hommes-chats. C'était peut-être une sorte de légende qui se transmettait parmi notre peuple, disait-elle.

Toujours est-il que mes moustaches, ma fourrure, ma truffe, mes oreilles et mon cœur qui battait la chamade m'envoyaient des signaux pour me prévenir que l'un de ces hommes-chats était apparu.

Extrait de la publication

Essayant d'apaiser mon cœur troublé d'une étrange émotion, je me mis à examiner longuement la silhouette, comme on prend son temps pour savourer un mets délicieux.

Vue de dos, elle semblait gracile. Je distinguai la courbe souple de son échine, ses épaules frêles mais solides. J'avançai encore d'un pas et m'efforçai de humer son odeur. C'était la senteur fraîche des tendres pousses vertes qui sortent de terre quand cesse la pluie. Ça n'avait rien à voir avec celle des adultes humains ou des gros matous. Qu'ils soient humains ou félins, les mâles dégagent une odeur puissante et tenace. Il ne faisait aucun doute que cet être-là était une femelle de mon âge, encore toute jeune.

Je pris mon courage à deux pattes, la contournai lentement et braquai les yeux sur elle. Le menton posé sur ses genoux, elle contemplait le sol. J'étais entré dans son champ de vision, mais elle ne parut pas réagir. Elle ne m'accorda pas un regard. La froideur et l'élégance de son allure suscitèrent en moi une étrange exaltation. J'eus du mal à réprimer mon envie de frotter mes joues contre ses chevilles fines, visibles entre ses baskets et le bas de son pantalon.

— Hum ! fit-elle d'une voix si ténue qu'elle semblait à peine respirer.

La tête toujours baissée, elle me jeta un bref coup d'œil, à moi qui osais lui frôler les chevilles de mes moustaches. Je remarquai alors ses yeux en amande. C'était incroyable ! Comment un humain pouvait-il avoir un regard aussi fascinant ?

Extrait de la publication

La fille fouilla dans sa poche et en sortit quelques petits anchois séchés qu'elle me tendit. Pour la première fois de ma vie, je mangeai à même la main d'un humain. Elle était douce.

Tout en humectant les anchois de ma salive avant de les saisir entre mes canines, je pris une décision : j'allais l'apprivoiser.

Extrait de la publication

Extrait de la publication

Cette version électronique
a été réalisée le 25 novembre 2011
par *e*Pagine
(www.epagine.fr)
en partenariat avec le Centre National du Livre
(www.centrenationaldulivre.fr)

ISBN PDF : 9782809707335

Extrait de la publication